cette révélation semblait avoir abattu autant que Clotilde elle-même....

—Tout est vrai ?

—Tout.

—Mon père est bien ce Bastien.... ce misérable ?

—C'est lui....

—Et il a commis tous ces crimes ?...

—Il les a commis.... Vous ne pouvez conserver aucun doute.

—Et il a été condamné à mort ?

—Oui, oui, ma pauvre Clotilde, ma pauvre enfant. Tout est vrai. Votre père, trop tard repenti, n'a pas voulu que vous portiez son nom !.... Et, il vous a confié à deux hommes d'honneur, Peterson et mon père. Votre nom et votre secret sont passés en héritage à James Peterson et à moi.

J'avais cru—et le notaire ici baisse la voix—j'avais cru que ces deux là, aussi, étaient deux hommes d'honneur et que le secret serait bien gardé par eux.... Je me suis trompé....

Il se prit la tête entre les mains, les doigts dans le crâne et avec un sanglot nerveux qui prouvait qu'il souffrait vraiment, le pauvre homme :

—Je me suis trompé. L'un des deux est un misérable. Et celui-là, c'est moi, Clotilde, c'est moi !

Et Clotilde voyant s'évanouir sa dernière espérance, murmurait :

—Ainsi, tout était vrai, tout était vrai !!

Tout à coup le notaire se lève.

—Lafistole vous a fait lire les pièces qui vous concernent ?

—Oui. Il m'en a remis une copie.

—Comment a-t-il pu ?.... Quand cela ?

—Il y a trois jours.

—Mais ce dossier dont vous parles, ce matin je le voyais encore.

Et il se précipite vers sa caisse particulière, se penche sur les serrures et fait jouer les secrets.

Et ainsi, la tête enfonie dans les épaules, Clotilde voit jusque là que le pauvre dos déformé du bossu qu'agitent des trépidations nerveuses.

Il tremble si fort qu'il est obligé de s'y reprendre à plusieurs fois avant d'ouvrir.

Enfin la lourde porte du coffre-fort s'ébranle, s'entr'ouvre, il la pousse et l'ouvre tout à fait.

Clotilde s'est levée pour suivre de plus près ses mouvements.

Et Chavarot, la main tendue et tournée vers elle, lui montre un dossier dans le fond d'un tiroir.

—Tenez, le voici, il est là, personne que moi ne peut ouvrir ce coffre fort, personne que moi n'a la clef.... personne n'a pu y toucher... Vous le voyez, du moins, Clotilde, s'il y a en quelque imprudence, elle ne vient pas de moi.... mais de Peterson, sans doute.... Si vous êtes malheureuse, ce ne sera pas ma faute.... à moi qui vous ai toujours vie aimé comme si j'étais votre père....

—Je ne vous accuse pas.

—Non, non, ce n'est pas ma faute.... Il faut que vous le sachiez, ma vie serait empoisonnée comme la vôtre, si c'était vrai, voyez vous, Clotilde.... Je vous que vous disiez que ce dossier n'a pas bougé d'ici.... Voyez !....

Il prend les papiers enveloppés d'une forte enveloppe jaune-gris, scellée du cachet du notaire.

L'enveloppe n'a pas été touchée.

Le cachet rouge, aux initiales G. C., est intact.

—Pourtant, dit Clotilde, j'ai lu, j'ai lu ces pièces....

Chavarot brise le cachet, déchire l'enveloppe, retire les papiers et pousse un cri d'épouvante et d'angoisse.

Il n'y a là qu'une liasse de papiers blancs....

Georges tomba sur son fauteuil.... les traits envahis par une pâleur mortelle....

Il est évanoui....

Et devant lui, autour de lui, sur ses genoux, s'éparpillent en désordre ces feuilles sans valeur, inutiles, dont l'immaculée blancheur semble le narguer.

Enfin il revient à lui, mais c'est pour dire, dans la détresse de son immense désespoir :

—Oublier, Clotilde, ce que je vous ai dit. S'il y a en quelque imprudence, c'est bien de moi qu'elle vient; si vous êtes malheureuse, ce ne sera pas de ma faute, par ma grande et unique faute... à moi qui vous ai tant aimée.

Et tombant à genoux devant elle, en pleurant :

—Clotilde, pardon, pardon, pardon !

Sa douleur était si grande, il était si lamentable à voir, que Mme d'Hautefort en pitié de lui.

—Ce ne peut être votre faute, mon ami, je vous pardonne. Relevez-vous et songeons un peu à trouver le moyen d'empêcher tous ces malheurs.

—Hélas ! il n'en est qu'un.....

—Lequel ?

—Empêcher Lafistole de parler.

—Comment ?

—En lui offrant une fortune..... Car il ne peut être question de Bérengère, et vous ne pouvez penser à la sacrifier.

—Plutôt la honte.... pour moi.... pour tous !

—Certes.

—Mais, ce misérable acceptera-t-il ?

—En voulant épouser Bérengère, il n'a du viser que la dot que votre fille apporte avec elle....

—Qui sait ?.... Il est ambitieux.... S'allier à une famille comme la nôtre, c'est se faire ouvrir toutes les portes, c'est donner un champ immense à son ambition....

Le notaire réfléchissait.

—Ambitieux, il l'est.... et intelligent également.... Depuis cinq ans qu'il est à mon service, je n'ai jamais eu qu'à me louer de lui. Il est aussi d'une excellente famille.... mais sans le sou.... Peut-être qu'avec de l'argent ?

—Cet homme me fait peur.

—Je comprends votre impression. Il tient votre vie entre ses mains et il est capable de tout, après ce qu'il vient de faire....

Clotilde tremblait.

—Calmez-vous ! Tâchons de raisonner !....

—Ah ! je ne puis pas, je ne puis pas !....

—Il ne tardera pas à rentrer, sans doute. Je le verrai. Je lui parlerai. Vous me laissez libre de lui faire telles propositions que je jugerai convenables ?

—Absolument libre.... Dussiez-vous sacrifier toute notre fortune.... Sauvez-nous de la honte, sauvez Daniel, sauvez Bérengère !!.....

—Je ferai tout ce qui dépendra de moi.....

A cet instant, on entendit un peu de bruit dans le bureau voisin et Georges Chavarot prêta l'oreille.

—Chut ! dit il. Il descendrait.

—C'est Lafistole qui rentre ! dit le notaire.

Il alla ouvrir une porte qui communiquait avec son appartement et appelant Clotilde d'un geste :

—Allez auprès de ma femme et attendez moi. Je vais lui parler.... Je vous rendrai compte aussitôt de notre entretien.

Clotilde s'esquiva silencieusement, après un dernier regard de supplication au notaire qui était son dernier et suprême espoir.

Le porte se referma.

Chavarot resta seul.

Presque au même moment et à peine avait il eu le temps de pousser la porte du coffre-fort,—on frappait.

—Entrez ! dit Chavarot en raffermissant sa voix.

Lafistole entra, des pièces à la main.

Il était toujours élégant, très soigné dans sa tenue.

Il rendit compte en quelques mots de ses courses, et il allait sortir quand un mot du notaire le retint.

—Asseyez-vous....

Le clerc le regarda, surpris, et Chavarot ajouta :

—Nous avons à causer, longtemps peut-être....

Lafistole s'assit et attendit, intrigué.

Le notaire restait pensif. C'était une lourde mission qu'il remplissait là.... Ce n'était pas seulement le bonheur de la famille d'Hautefort qui était en jeu, c'était aussi son honneur.

S'il allait échouer !.....

Il commença, prenant de l'assurance au fer et à mesure qu'il parlait :

—Monsieur Lafistole, vous êtes jeune, intelligent, je vous crois fort ambitieux.... Vous êtes joli garçon.... et peut-être n'avez-vous pas trop de scrupules.... Vous possédez donc, je le crois, toutes sortes de qualités pour réussir dans le monde.

—M. Chavarot aurait-il à se plaindre de mon manque de scrupules ? demanda le clerc en éteignant son regard sous ses longues paupières.

Chavarot évita de répondre.

—Il ne vous manque, pour réussir, qu'une chose....

—Parbleu ! une seule chose.... mais qui a de la valeur.....

—De l'argent ?

—Oui.... Beaucoup.....

—Je viens vous en offrir.

—A moi ?

—A vous.

—Je gagne trois mille cinq cents francs par an chez vous, dit le clerc avec un sourire poli; puis-je croire, d'après ce que vous me dites, que vous portez mes appointements à quatre mille ?

—Mieux que cela.

—Cinq mille alors ? dit le jeune homme, avec le même sourire.

—Il ne s'agit plus de vos appointements.....

—Alors, mon cher patron, je ne comprends plus.....

—De quelle somme auriez-vous besoin pour vous lancer dans les affaires, pour faire votre trouée, comme tant d'autres ?....

—Cela dépend..... Pour un petit commerce au coin d'une rue, bien achalandé, dans les prix doux, quelques billets de mille francs suffiraient..... Est-ce que vous auries l'intention, mon cher patron, de m'acheter une épicerie, un comptoir de marchand de vins, une boutique de chaussures ?

Chavarot retenait avec peine sa colère et son indignation.

—Je puis disposer de....cent mille francs.....en votre faveur !.....

—Diable, la somme, en effet, vaut la peine qu'on y réfléchisse. Avec cent mille balles, on peut faire beaucoup et peu de choses.... Il y a des gens qui sont milliardaires et qui n'avaient pas autant de galette pour commencer.....

Et son regard dur, droit dans les yeux de Chavarot :

—Et puis je considérer votre offre comme.... désintéressée ?

—Non.

—Ah ! il y a une condition..... je m'en doutais.... Par exemple, je suis curieux d'apprendre laquelle....

Chavarot s'était levé :

—Monsieur Lafistole, vous êtes un voleur et un misérable....

Le mot passa entre ses lèvres serrées en sifflant comme un coup de cravache.

Lafistole avait un peu pâli.

Il eut une légère contraction des lèvres, mais il avait un surprenant empire sur lui-même.....

Son sourire poli reparut aussitôt.

—Mes livres sont en règle, monsieur.. vous pouvez les examiner et les contrôler.

—J'ai dit que vous étiez un misérable parce que vous avez essayé d'abuser de la faiblesse d'une femme....

—Une femme ?

—Mme d'Hautefort....

—Ah ! ah ! je commence à voir clair, murmura le jeune gredin.....

—Enfin, j'ai dit que vous étiez un voleur.....

Et allant ouvrir le coffre-fort, montrant le tiroir vide :

—Parce que vous avez volé ici des pièces qui intéressent l'honneur d'une famille.....

Lafistole se tut pendant quelques secondes.....puis :

—Mon cher patron, dit-il... l'honneur de cette famille m'intéresse autant et plus que vous.....et les pièces qui touchent à cet honneur et peuvent le compromettre seront, vous ne me démentirez pas, plus en sûreté chez moi que chez vous.....Puisque vous êtes si bien renseigné, vous devez savoir que j'ai les plus grandes chances de devenir l'heureux époux de Mlle Bérengère.... Taisez-vous malheureux !

—Pourquoi me tairais-je ? Je veux que vous comprenies que mon intérêt est de garder ce secret..... et sans vouloir vous faire de la peine, mon cher patron, je m'arrangerai pour le garder mieux que vous ne l'avez fait !!

Chavarot se précipita sur son clerc la main haute.

Mais il s'arrêta.

Lafistole n'avait fait aucun mouvement pour se défendre.

Le notaire sentait chez le jeune homme une redoutable énergie.

Ce n'était pas la violence qui en viendrait à bout.

Il maîtrisa sa rage, reprit son sang-froid.

—Je suis autorisé à vous offrir cette somme de cent mille francs.....C'est une petite fortune.....

—Peuh !

—C'est aussi le moyen d'en acquérir une plus grande.....Vous ne m'avez pas dit si vous acceptiez ou si vous refusiez.

—Je refuse.

—Pourquoi ?

—Parce que je ne veux pas faire de la restitution de ce dossier une question d'argent.....sans cela, remarquez le bien, mon cher patron, la fortune toute entière des d'Hautefort suffirait à peine à le racheter. Alors, ce n'est pas cent mille francs qu'il me faudrait...ni deux cent.....ni cinq cent.....

—Cette discussion est très pénible pour moi. Fixez vos conditions.....

—Je croyais que vous les connaissiez... dit le jeune homme avec douceur et feignant une vive surprise....

—Bérengère n'est-ce pas ?

Et le notaire serrait les poings dans une colère effrayante.

—Mlle Bérengère, vous l'avez dit.

—Mais vous savez bien que c'est impossible !

—Permettez moi de croire le contraire.

—Jamais Mme d'Hautefort ne consentira.....

—Tant pis, elle sera perdue de gaieté de cœur.

—Mais Bérengère ne vous aime pas... Elle ne vous connaît pas.... Elle ne vous a jamais vu.....

—Cela importe peu en cette affaire, mon cher patron, fit le gredin d'un air détaché, puisque je l'aime.....

—Le scandale sera énorme si vous mettez vos menaces à exécution.

—J'y compte.... mais je n'irai pas jusque-là, je l'espère.

—C'est peu connaître Mme d'Hautefort et son amour pour sa fille, que de croire qu'elle vous sacrifiera celle ci.

Lafistole releva la tête et avec insolence :

—Cela sera.....ou sinon !.....

—Oui, je vous comprends, dit le notaire pensif.....vous êtes résolu à aller jusqu'au bout, coûte que coûte !..... Vous avez bien dissimulé depuis cinq ans, monsieur ...car j'avais confiance en vous.....

—Je suis fier d'avoir mérité si longtemps cette confiance, mon cher patron, dit le clerc, goguenard.

—Inutile de vous dire que je vous chasse !.....

—Je venais justement vous offrir ma démission.....avec tous mes regrets de ne pouvoir plus rester chez vous, mais je vais être très occupé par les préparatifs de mon mariage et je serais dans l'impossibilité de vous montrer la même exactitude qu'autrefois.....

Il salua avec une politesse achevée...

Et sur le seuil :

—Je suis prêt, néanmoins, à mettre au courant de son travail celui qui me succédera.

—Merci..... allez..... Votre présence ici est une honte pour la maison.

Lafistole salua derechef et partit.

Le notaire, la tête baissée, dans un trouble inexprimable, debout dans son cabinet, réfléchissait.

—Cet homme nous tient et ne nous lâchera pas.

Lentement, il alla retrouver Mme d'Hautefort.

Elle vit bien, au premier coup d'œil, qu'il n'avait pas réussi.

Devant sa femme le notaire se tut, mais lorsqu'ils furent seuls :

—Eh bien ? dit-elle....

Il secoua la tête.

—Il a refusé ce que vous lui avez offert ?

—Oui.

—Peut-être que la somme n'était pas assez forte ?

—Il a dit que votre fortune tout entière ne suffirait pas à lui faire rendre ce dossier.....

—Je suis perdue !

—Hélas ! je ne vois plus maintenant ce qui vous sauverait.

—Il vous a parlé de Bérengère ?

—Oui....c'est elle qu'il veut....Elle seule !!

—Le misérable !!

Et avec un cri, les mains au ciel, les yeux enflammés par son désespoir arrivé à son paroxysme :

—Ah ! je la défendrai, je la défendrai ....Et malheur à lui ! malheur à lui !.. Il faut qu'il me craigne, voyez-vous.... Il faut qu'il se dise que je ne suis pas dit la femme comme les autres, moi..... Il devrait le savoir. Il devrait se le dire ....Je suis la fille de ce Bastien qu'on a condamné à mort. C'est lui qui me l'a appris....Il faut qu'il y réfléchisse...

Et sourdement, affolée :

—J'ai du sang de cet assassin dans les veines.... Et peut-être ne faudrait-il pas le réveiller.... Je n'avais jamais pensé à cela... pourtant.... je n'ai jamais eu ni colères ni mauvaises pensées..... mais maintenant, je m'effraye moi-même, je n'ose plus descendre au fond de moi.... j'ai peur.... j'ai peur.... Il est homme, ce maudit.... l'infâme ! l'infâme !

—Ma pauvre Clotilde ! Et c'est ma faute ! C'est ma faute !

—Oui, votre faute. Mais vous souffrez autant que moi. Je vous ai pardonné. Je ne reprends pas mon pardon.....

Et bouleversée, les mains entre les genoux, branlant la tête :

—Que faire ? Que faire ?.....

VII

Se représente-t-on quelle fut sa vie lorsqu'elle revint à Orléans et qu'elle se retrouva au milieu de cette famille, attentive autour d'elle, guettant ses sourires, inquiète de ses abattements, la pressant de questions lorsqu'elle restait silencieuse-longue !.....

Elle n'était entourée que d'affections, mais ces affections lui pesaient comme si elles avaient été des haines.....

Elle sentait alors de vive en une solitude, loin de tout, où elle ne pourrait de son chagrin, remasser les mêmes idées, les mêmes désespérances.

Et il lui fallait, au contraire, vivre dans une hypocrisie perpétuelle et avec la certitude que chacune des minutes qui s'écoulaient la rapprochait d'une catastrophe.

Et elle en souffrait d'autant plus, dans son cœur affectueux d'épouse et de mère, qu'elle voyait ceux qu'elle aimait trouver bien long ce temps qui séparait les deux jeunes gens de leur bonheur....

—Les malheureux ! s'ils savaient ! murmurait-elle.

Ce qui était le plus pénible pour elle, c'était la perpétuelle contrainte à laquelle l'obligeait la présence de Daniel et de Jean-Joseph dans la maison.

Ces deux magistrats, le père et le fils, n'étaient-ils pas habitués, de par leurs fonctions mêmes, aussi bien que par une tendance naturelle de leur esprit, légués sans doute par les aïeux, à tout observer, à tout remarquer ?

Ils avaient passé leur vie, déjà longue pour tous deux, à se retrouver au milieu des criminels mensonges inventés pour les tromper.

Les plus habiles coquins endurcis à feindre et à ne rien laisser deviner sur leur physionomie, avaient bien des fois devant eux joué la comédie de braves gens injustement accusés.

Il avait fallu qu'un leur intelligence subtile, en leur observation jamais en défaut, ils fissent le partage du crime et de l'innocence.

C'était à cette observation sans cesse en éveil qu'ils devaient, père et fils, ce visage sérieux et triste, triste jusqu'à la dureté chez Jean-Joseph, mais qu'avait tempéré, chez Daniel, la douceur de la vie de famille.

Et elle, Clotilde, toute seule, toute faible, nerveuse et impressionnable, elle aurait la prétention de cacher à ces deux hommes ce qu'elle souffrait ?

C'était depuis longtemps peine inutile....

Car tous les deux avaient deviné qu'elle dérobait un secret.

Jean Joseph le lui avait demandé déjà.....

Et les yeux de Daniel, interrogateurs la sollicitaient sans cesse à la confidence.

Mais elle se révoltait contre cette idée de tout dire !

Elle, la fille de Bastien ! Femme d'un magistrat !.....

Non, non, elle combattrait, seule jusqu'au bout.....

Ce n'était pas le courage qui lui manquait, c'était l'habitude de la dissimulation..... Cela s'acquiert.

—Je dois mon bonheur à Daniel.... se disait-elle parfois. Il est juste que je sacrifie ma vie, s'il le faut, à la conservation de son bonheur.....

Quand elle avait pensé cela, elle en était plus forte.

Et elle craignait moins Lafistole.

VIII

Lafistole était bien ce qu'avait dit le notaire, fils d'une excellente famille, mais sans aucune fortune.

Après de fortes études, après avoir fait son volontariat d'un an, il s'était jeté au hasard de la vie des cercles et des tripots, vivant au jour le jour, sans aucun souci du lendemain, dépensant en quelques heures une fortune lorsque le jeu lui avait été favorable, ou ne mangeant que juste assez pour ne pas mourir de faim, quand il sortait du cercle la bourse creux, mais décavé. Les cercles parisiens ont, du reste, des tendresses pour ces endurcis du baccarat et leurs tables, abondamment servies le matin et le soir, reçoivent plus d'un joueur qui a perdu la veille un dernier pibre de cent sous.

Après des années de cette vie pendant lesquelles il avait vainement cherché l'occasion de faire fortune, Lafistole n'était pas plus avancé qu'au premier jour.

Sans pitié, sans croyance et sans scrupules, il voulait arriver malgré tout et il avait passé des années en cherchant autour de lui, comme le lion de l'Evangile, celui qu'il dévorerait.

Sec, froid, implacable, méprisant les hommes, prêt à tout, Lafistole était un être redoutable.

Il avait su détacher de la vie tous les liens d'affection qui la rendent aimable.

Il n'avait plus que des parents éloignés qu'il ne voyait jamais : il n'avait point d'amis; il n'avait jamais eu de liaisons sérieuses, n'ayant en que des maîtresses de rencontre, vite quittées, vite oubliées.

Il était donc libre de toute attache.

Comment ce viveur qui, malgré les hauts et les bas, traversait quand même une existence de fêtes, de luxe et de dépenses, ayant un fort joli appartement rue de Tournon, ayant même un cheval et voiture, en une période de vente plus sourdement, grand coureur de premières représentations, fréquentant même dans un certain monde de la finance—la Bourse et le cercle se tiennent par tant de côtés—comment ce viveur vint-il échouer dans l'étude de Me Chavarot ?

Ce ne fut ni un coup de tête, ni la nécessité qui l'y amena, ce fut la réflexion.

Il se dit que la vie sur la branche qui était la sienne ne lui offrait point de route conduisant à un établissement sérieux.

Il voulut se donner les dehors de l'existence rangée, toute au travail, acquérir l'estime de quelques-uns, s'en faire un tremplin, guetter une occasion....

Il accepta quelques postes inférieurs dans des études d'avoués, puis celui de clerc-caissier chez Mme Chavarot, dont le maniement de fonds était considérable.

Maître d'une caisse où parfois et pendant quelques heures se trouvaient de petites fortunes, Lafistole aurait pu, un soir, prendre le train de Bruxelles.

Certes, il ne faudrait point le contrariter pour croire qu'il n'y pensait pas.

Il y pensa, et dès le premier jour.

C'était si facile !

Mais il voulait mieux ! et il attendit.

Tout en remplissant auprès de Chavarot ses nouvelles fonctions, il n'abandonna point cela qui le faisait désordonné.

Il lui fallait le luxe et les dépenses —et le jeu, seul, pouvait l'aider à y faire face.

Après des nuits blanches, il reparaissait à l'étude, à neuf heures, éreinté de corps, mais gardant malgré tout une étrange lucidité d'esprit.

Chavarot ignorait la vie en partie double de son clerc.

Très retiré, recevant peu de monde, en dehors de quelques amis très intimes, ayant conservé toujours la timidité insurmontable de sa jeunesse, alors qu'une allusion lointaine, trédichte, à son infirmité lui attirait les larmes dans les yeux, Georges ne pouvait connaître la conduite de son caissier dont les lieux, du reste, étaient toujours en ordre.

Lafistole avait la patience des bêtes fauves.

Il attendait, accumulant dans sa tête un lot de haines implacables.

Son bureau particulier, séparé de celui des clercs, communiquait avec celui de Chavarot.

A plusieurs reprises, chaque jour, Lafistole entrait, souvent même sans frapper, lorsqu'il savait que son patron était seul.

Dans le cabinet du notaire était une caisse particulière, renfermant des dossiers intimes, des papiers personnels, certaines pièces de grande importance que Chavarot ne voulait confier à personne.

Au soin dont Georges refermait cette caisse, qui ne contenait point d'argent, Lafistole avait jugé de la valeur morale des papiers.

Quand il entrait et que la caisse était ouverte il ne pouvait s'empêcher d'y jeter un coup d'œil.

—Qu'est-ce que ces papiers ? murmurait-il.

Ce fut ainsi qu'il remarqua le tiroir, un jour ouvert, qui cachait le dossier Bastien, avec d'autres dossiers.

—Ceux-là, se dit-il, doivent être encore plus importants que les autres, puisqu'il leur faut un tiroir particulier.

Et, peu à peu, l'idée vint en lui de s'en emparer, de les lire et de profiter, si cela se pouvait, des secrets qu'ils renfermaient.

Cette idée grandit, si bien qu'il en vint à se demander bientôt de quelle manière il pourrait accomplir son dessein.

Là était la difficulté, une difficulté insurmontable.

Non seulement Chavarot ne se séparait jamais des clés de la caisse, mais la combinaison de la serrure était connue de lui seul.

—Il me faudrait les clés et la combinaison !!

Un soir Chavarot avait oublié les clefs sur son bureau et il était sorti, dans Paris, pendant toute la soirée.

Lafistole avait fermé les portes, afin de n'être pas dérangé et il avait essayé d'ouvrir la caisse.

Pendant des heures, revenant à chaque minute coller son oreille à la porte de l'étude, il essaya.

Vainement, du reste; la combinaison gardait son mystère.

Blême, effrayant à voir, la sueur au au front, les yeux injectés, Lafistole se heurtait à cette masse inerte de fonte qui lui semblait impassible et méprisante.....

Il fallait s'avouer vaincu.

Il remit le trousseau de clés à sa place.

Il rentra dans son bureau, rouvrit doucement les portes.

Il était temps; Georges revenait quelques minutes après.

Lafistole était si décomposé que le notaire s'en aperçut.

—Vous êtes malade ?

—Non....c'est ce printemps orageux qui m'énerve.....

—C'est comme moi !

Et Chavarot n'avait en aucuns soupçons.

Quelques jours se passèrent.....

Une après-midi, vers trois heures, Lafistole pénétra dans le cabinet de Georges. Il faisait, cette après-midi-là, une chaleur étouffante et lourde; pas un souffle d'air n'entrait par les fenêtres, ouvertes pourtant, sur la rue Saint-Georges.

La montée de la rue est rapide, quand elle arrive à la place Saint-Georges, de telle sorte que les voitures, assez rares, qui s'y hasardent, marchent lentement.

Dans dans la rue, pas de bruit.

On dirait que ce coin de Paris est assoupi par l'orage et le roulement des omnibus, dans la rue Notre-Dame de Lorette, montant péniblement avec leurs chevaux de renfort, est plus sourd, presque éteint.....

En entrant, Lafistole, qui allait parler, s'arrête et se tait.

Chavarot, fatigué, s'était assoupi, étendu sur une chaise longue de cuir noir, dans un angle de son cabinet.

Il dormait profondément....

Et pris de la porte qui communiquait avec le bureau de Lafistole, les cases grande ouverte, à portée du bras du caissier, offrant ses mystérieux dossiers tentateurs.

Le jeune homme eut un éblouissement.

Dans ses yeux, un éclair d'espérance, de triomphe.....

La chaise longue, à l'extrémité du cabinet, est cachée par la massive porte de la caisse.

De telle sorte que Chavarot ne peut rien voir.

Qu'il dorme une minute seulement et cela suffira.

Mais n'est-il qu'assoupi ou dort-il vraiment ?

Le clerc, qui avait fait deux pas dans l'intérieur, recule lentement sur la pointe des pieds.

Il tousse.... une fois..... deux fois !

Chavarot n'a pas bougé.....

Alors Lafistole, retenant son haleine, étend la main.

En ce suprême moment—attendu depuis de longues années—sa main ne tremble pas.

Il retire du tiroir une grosse et longue enveloppe, de couleur gris-jaune, scellée d'un cachet rouge aux initiales de Georges Chavarot.

Mais le notaire, tout à l'heure, quand il refermera la caisse, s'aperçoivra de la disparition de l'enveloppe, qui était la première et bien visible, portant, de la main du notaire lui-même, ces deux seuls mots :

DOSSIER BASTIEN.

Alors, Lafistole, avec un étrange sang-froid, revient à son bureau particulier, jette le dossier Bastien sous des paperasses, prend une enveloppe de même format, de même couleur, l'emplit de papiers blancs, allume un bâton de cire rouge et pose sur l'enveloppe le cachet du notaire qui est sur sa table, puis revient la calme.....

Le parquet craque sous sa bottine et cela le fait tressaillir ; il se penche, jette l'enveloppe dans le tiroir.....

C'est fait.... le crime est accompli....

Qu'est-ce donc qu'il a volé ?

Le crime commencement de sa fortune ou le crime tout, peut être !.... des choses insignifiantes.....

Mais il a hâte de voir la cause refermée....

Il entre hardiment et tousse plus fort. Chavarot se réveille et sourit....

—Ma foi, je dormais joliment.....

—Sans reproche, mon cher patron, il y a bien une heure.... dit Lafistole d'une voix mal assurée.

Le notaire s'étire riant toujours.....

—Je ne le regrette pas. J'avais un peu de migraine. C'est passé !

Il alla vers la caisse, la referma, mit les clés dans sa poche et s'assit à son bureau.

Il n'avait rien vu.

Lafistole avait poussé un profond soupir..... une rougeur brûlante colorait ses pommettes.

Quelques minutes après, il cachait le dossier Bastien, en attendant qu'il put l'emporter sans être surpris, ce qui lui était, du reste, assez facile.

Il n'avait pour cela qu'à prétexter un travail urgent et à attendre que tous les clercs fussent partis, au lieu de sortir avec eux, comme il faisait d'habitude.

A huit heures, il quittait furtivement l'étude, avec les précieux papiers sous son veston.

Il ne songea même pas à dîner.

Il sauta dans une voiture, à la station de la rue de Châteaudun et courut chez lui rue de Tournon.

Qu'avait il volé ? Voilà ce qu'il se demandait anxieux.

—S'il n'y a rien, quelle déveine ! murmurait-il.

Chez lui, dans l'élégant salon de son entresol, il s'enferme pour ne pas être dérangé, brise le cachet de l'enveloppe, répandit les papiers devant lui.....

Et il n'y a pas un sou !

Ce ne fut ni un coup de tête, ni la nécessité qui l'y amena, ce fut la réflexion.

Il se dit que la vie sur la branche qui était la sienne ne lui offrait point de route conduisant à un établissement sérieux.

Il voulut se donner les dehors de l'existence rangée, toute au travail, acquérir l'estime de quelques-uns, s'en faire un tremplin, guetter une occasion....

Il accepta quelques postes inférieurs dans des études d'avoués, puis celui de clerc-caissier chez Mme Chavarot, dont le maniement de fonds était considérable.

Maître d'une caisse où parfois et pendant quelques heures se trouvaient de petites fortunes, Lafistole aurait pu, un soir, prendre le train de Bruxelles.

Certes, il ne faudrait point le contrariter pour croire qu'il n'y pensait pas.

Il y pensa, et dès le premier jour.

C'était si facile !

Mais il voulait mieux ! et il attendit.

Tout en remplissant auprès de Chavarot ses nouvelles fonctions, il n'abandonna point cela qui le faisait désordonné.

Il lui fallait le luxe et les dépenses —et le jeu, seul, pouvait l'aider à y faire face.

Après des nuits blanches, il reparaissait à l'étude, à neuf heures, éreinté de corps, mais gardant malgré tout une étrange lucidité d'esprit.

Chavarot ignorait la vie en partie double de son clerc.

Très retiré, recevant peu de monde, en dehors de quelques amis très intimes, ayant conservé toujours la timidité insurmontable de sa jeunesse, alors qu'une allusion lointaine, trédichte, à son infirmité lui attirait les larmes dans les yeux, Georges ne pouvait connaître la conduite de son caissier dont les lieux, du reste, étaient toujours en ordre.

Lafistole avait la patience des bêtes fauves.

Il attendait, accumulant dans sa tête un lot de haines implacables.

Son bureau particulier, séparé de celui des clercs, communiquait avec celui de Chavarot.

A plusieurs reprises, chaque jour, Lafistole entrait, souvent même sans frapper, lorsqu'il savait que son patron était seul.

Dans le cabinet du notaire était une caisse particulière, renfermant des dossiers intimes, des papiers personnels, certaines pièces de grande importance que Chavarot ne voulait confier à personne.

Au soin dont Georges refermait cette caisse, qui ne contenait point d'argent, Lafistole avait jugé de la valeur morale des papiers.

Quand il entrait et que la caisse était ouverte il ne pouvait s'empêcher d'y jeter un coup d'œil.

—Qu'est-ce que ces papiers ? murmurait-il.

Ce fut ainsi qu'il remarqua le tiroir, un jour ouvert, qui cachait le dossier Bastien, avec d'autres dossiers.

—Ceux-là, se dit-il, doivent être encore plus importants que les autres, puisqu'il leur faut un tiroir particulier.

Et, peu à peu, l'idée vint en lui de s'en emparer, de les lire et de profiter, si cela se pouvait, des secrets qu'ils renfermaient.

Cette idée grandit, si bien qu'il en vint à se demander bientôt de quelle manière il pourrait accomplir son dessein.

Là était la difficulté, une difficulté insurmontable.

Non seulement Chavarot ne se séparait jamais des clés de la caisse, mais la combinaison de la serrure était connue de lui seul.

—Il me faudrait les clés et la combinaison !!

Un soir Chavarot avait oublié les clefs sur son bureau et il était sorti, dans Paris, pendant toute la soirée.

Lafistole avait fermé les portes, afin de n'être pas dérangé et il avait essayé d'ouvrir la caisse.

Pendant des heures, revenant à chaque minute coller son oreille à la porte de l'étude, il essaya.

Vainement, du reste; la combinaison gardait son mystère.

Blême, effrayant à voir, la sueur au au front, les yeux injectés, Lafistole se heurtait à cette masse inerte de fonte qui lui semblait impassible et méprisante.....

Il fallait s'avouer vaincu.

Il remit le trousseau de clés à sa place.

Il rentra dans son bureau, rouvrit doucement les portes.

Il était temps; Georges revenait quelques minutes après.

Lafistole était si décomposé que le notaire s'en aperçut.

—Vous êtes malade ?

—Non....c'est ce printemps orageux qui m'énerve.....

—C'est comme moi !

Et Chavarot n'avait en aucuns soupçons.

Quelques jours se passèrent.....

Une après-midi, vers trois heures, Lafistole pénétra dans le cabinet de Georges. Il faisait, cette après-midi-là, une chaleur étouffante et lourde; pas un souffle d'air n'entrait par les fenêtres, ouvertes pourtant, sur la rue Saint-Georges.

La montée de la rue est rapide, quand elle arrive à la place Saint-Georges, de telle sorte que les voitures, assez rares, qui s'y hasardent, marchent lentement.

Dans dans la rue, pas de bruit.

On dirait que ce coin de Paris est assoupi par l'orage et le roulement des omnibus, dans la rue Notre-Dame de Lorette, montant péniblement avec leurs chevaux de renfort, est plus sourd, presque éteint.....

(*A continuer.*)

AMUSEMENTS.

ACADEMIE DE MUSIQUE.

Semaine commençant dimanche, 1er mars.

Matinées jeudi et samedi.

Troupe d'Opéra Comique de Marie Greenwood.

Dimanche et lundi soirs et matinée de samedi, BOCCACE.

Mardi, mercredi et samedi soirs- L'Hermine.

Matinée et soirée de jeudi et vendredi soir, GIROFLE-GIROFLA.

Fort Chaurs—Magnifique costumes—Bons comédiens et superbe orchestre. 28 fév—

THEATRE ST-CHARLES.

Commencant Dimanche, 1er Mars, Matinées Mardi et Samedi.

MATTIE GOODRICH —ET— WILD JOE,

(Le notable acteur-auteur indien) dans le mélodrame et romantique mise de J'ovre T. Carpenter, le

GOLDEN GULCH !

Dimanche, 8 mars—P. D. Fisher's A COLD DAY CO. 28fév—

ROBINSONS MUSEUM & THEATRES

La Paloste à épingles humaine. Le roi des Serpents à sonnettes. Le manger de verres. The living Sloth and Baby. Mouton à quatre cornes. Trois nouveaux tableaux. Dans le théâtre : Gus Richard's et Smith et Fuller's Musical Company. 26fév—

ANNONCES JUDICIAIRES.

VENTES PAR LE SHERIFF.

ANNONCE JUDICIAIRE

Harry H. Hall vs Samuel Mullon.

COUR CIVILE DE DISTRICT POUR LA Paroisse d'Orléans.—No 31,848.—En vertu d'un writ de saisie et vente à moi adressé par l'Honorable Cour Civile de District pour la Paroisse d'Orléans, dans l'affaire ci dessus, je procéderai à la vente à l'encan, à la Bourse des Encanteurs, Nos 72 et 74 rue St-Charles, entre la rue Gravier et l'Allée Lafayette, le Commercial Place, dans le Premier District de cette ville, le SAMEDI, 4 avril 1891, à midi, de la propriété ci après décrite, à savoir :

Une certaine portion de terre avec toutes les bâtisses et améliorations qui y trouvent, et les droits, voies, privilèges et dépendances lui appartenant ou qui, en quelque sorte en dépendent, situé dans le Sixième District de cette ville, dans l'îlet borné par les rues Magazine, Rue Constance et Upperline et portant le No 21 et d'une portion des lots Nos 24 et 25 sur un plan de dit îlet dépendant à l'estate de Andrew Jackson, Jr., notaire en cette ville, comme No 72, conformément au dit plan le dit lot mesure environ trois pieds de face à la rue Magazine sur cent cinquante pieds de profond entre lignes parallèles et les portions des lots Nos 24 et 25, ici saisis mesurant chacun trente pieds de face à la rue Robert, sur une profondeur pour le lot No 24 de soixante pieds et pour le lot No 25 de soixante vingt dit pieds entre lignes parallèles, les dits lots Nos 24 et 25 de touchant.

Après avoir le défendeur par achat du plaintif d'après un acte fait par devant George C. Preat, notaire, daté le 8 juillet 1889.

Saisi dans l'affaire ci dessus.

Conditions—10 Comptant pour payer la réclamation du plaintif, soit la somme de cinq cents piastres avec 8 0/0 d'intérêt par an à partir du 8 juillet 1889 jusqu'à parfait paiement, ainsi pour cent honoraires d'avocat sur le montant principal et intérêt, les frais et charges de procédé et de la vente et les taxes d'Etat et de ville dues sur la dite propriété.

2° L'acquéreur devant assumer jusqu'à concurrence de son enchère le paiement d'un billet à ordre de $500 tiré par le défendeur à son propre ordre et par lui endossé, portant hypothèque concurremment avec la réclamation du plaintif, daté le 8 juillet 1889 et payable deux ans après date avec 8 0/0 d'intérêt par an à partir du 8 juillet 1889 jusqu'à parfait paiement, d'après acte passé pardevant le dit notaire, daté le 8 juillet 1889.

3° Et le balance du prix de l'adjudication, comptant sur les lieux.

CHAS. W. DROWN,
Shérif Civil pour la paroisse d'Orléans.
2 mars—2 9 16 23 30—4 avril

ANNONCE JUDICIAIRE.

Vente d'une grande propriété de résidence et de valeur No 46 rue Bienaimé, entre Chartres et Royale.

Vente de Bertrand Guiry vs Delorme del Nodal, v